

Gros orage

Ce jour-là serait un jour maussade, comme tant d'autres...

Isabelle n'avait pas besoin de regarder le ciel pour savoir qu'il était chargé de nuages, car dans son cœur grondait l'orage !

Elle se leva néanmoins et s'étira paresseusement.

En fait, le soleil brillait à travers les stores. En mettant le pied sur la douce moquette de sa chambre, elle ruminait ce qui, depuis quelques jours la contrariait : son père, avec qui elle vivait depuis la séparation de ses parents, ne voulait rien entendre pour la laisser vivre avec sa mère, ainsi qu'elle le souhaitait.

Reoulant sa mauvaise humeur, elle descendit le somptueux escalier de marbre pour aller prendre son petit déjeuner. Il était presque 10h, et elle se réjouit que sa belle-mère et son père aient quitté les lieux pour aller travailler.

La baie vitrée donnait sur le parc et la piscine, et elle projeta d'aller prendre un bain pour se défouler avant de reprendre la guerre des nerfs qu'elle avait entrepris de mener depuis le début des vacances.

Elle avait 6 ans lorsque ses parents s'étaient séparés, et sa garde avait été confiée à son père, après la dépression de sa mère Viviane.

Son père avait alors déménagé pour assumer un poste plus important dans le midi, où ils vivaient actuellement, et sa mère était restée à Paris mais allait faire des saisons dans la restauration tous les étés dans les Vosges.

L'habitude avait été prise alors que l'enfant rejoigne sa mère dans la ville d'eau où elle travaillait, et Isabelle attendait durant toute l'année scolaire ce moment où elle pourrait retrouver l'intimité et l'Amour maternel durant deux mois et de jouir de la liberté qui était sienne de parcourir les rues de la petite ville, où elle s'était fait des amies.

Cette année était celle de ses 15 ans, elle avait eu de brillants résultats scolaires, et rêvait de faire son secondaire à Paris, avec l'assentiment de sa mère évidemment.

Aujourd'hui elle devait se rendre chez le coiffeur avant son départ dans les Vosges et faire sa valise pour ces deux mois qui s'annonçaient, mais elle pestait contre le fait qu'elle ne pourrait sans doute pas faire un « vrai déménagement » comme elle l'aurait voulu. Peut-être son père se laisserait-il convaincre si sa mère insistait, et elle envisageait même de faire appel aux Services sociaux, car elle savait que les nouvelles lois autorisaient les enfants à contester les droits de garde en cours. Elle pourrait faire valoir le sale caractère de Christine, sa belle-mère, qui était toujours sur son dos.

Elle débarrassa la table du petit déjeuner pour éviter les remontrances, et monta dans sa chambre enfile son maillot pour plonger dans la piscine et lézarder au soleil avant de se rendre à son rendez-vous, et retrouver son amie Laurette avant son départ.

Elle rejoignit cette dernière dans le bar qu'elles affectionnaient toutes deux, et la conversation, bien sûr, avait porté sur ses projets de départ définitifs, que son amie n'approuvait pas :

- Mais comment peux-tu croire que tu apprécieras ta nouvelle vie, dans la Capitale, bruyante et malsaine, pour ne pas dire polluée à tous points de vue, alors que tu jouis ici du calme et du bord de mer ?
- Mais attends Laurette, pense à tout ce que Paris pourra m'offrir d'autre : les théâtres, cinémas, expositions, et tous ces quartiers de rêve dont je ne connais que le nom ? Les Champs Elysées, Montmartre....

- Va donc te promener du côté de la gare du Nord ou de Barbès, et tu m'en diras des nouvelles ! Et puis, l'appartement, ce minable petit deux pièces que tu n'as jamais vu, à Saint Lazare, comparé à la superbe villa de ton père et à son confort ?

Le temps passa si vite dans cet échange houleux, auquel s'étaient joints des potes familiers, que les deux amies se quittèrent en boudant, et que, lorsqu'elle rentra chez elle, son père et Christine avaient fini de dîner.

Naturellement, les reproches plurent sur ses épaules, et elle gravit les marches qui menaient à sa chambre, en criant : « Vous verrez bien, quand je serai partie, combien vous serez tranquilles ! »

Et elle s'effondra sur son lit en sanglotant.

Elle commençait à somnoler lorsque son père frappa à sa porte et entra

- Voyons ma chérie, sois raisonnable ! Pourquoi vouloir nous quitter, Christine et moi, alors que nous t'offrons confort et affection ? Je sais combien ta mère te manque, mais elle a un métier très prenant et ne sera pas disponible comme nous le sommes ! sans compter que son appartement est exigü et peu confortable !

- Papa, je t'en prie, laisse-moi au moins passer la prochaine année avec elle. Je te promets de revenir ensuite si je découvre que mon choix n'était pas le bon !

Son père la prit dans ses bras, et, la câlinant, lui glissa à l'oreille : « D'accord, tu vas partir comme d'habitude, mais tu reviendras mi-Août, après en avoir parlé avec ta mère. Et si tu persistes et qu'elle est d'accord, tu seras libre de la rejoindre lorsque le juge aura donné son accord. »

Isabelle sauta de joie et couvrit de baisers le visage de son père.

L'alarme de son portable la réveilla à 9h. Elle sauta du lit, passa à la salle de bains, prit sa valise déjà prête et grignota une pomme, avant de quitter la maison, le cœur en joie. Son train partait à 11h, elle fit envoya des messages à Laurette et à des amis pour leur annoncer qu'elle avait convaincu son père, et qu'elle reviendrait seulement quelques jours mi-Août pour tirer sa révérence lors d'une fête qu'elle organiserait à la villa. Son cœur battit la chamade lorsqu'elle aperçut le TGV qui la conduirait jusqu'à Mulhouse où sa mère l'attendrait avant de rejoindre en voiture Plombières-Les-Bains.

Le paysage défilait sous ses yeux, et elle commença à percevoir le changement de paysages qui s'offrait à elle : la ligne brune des montagnes sombres des Vosges se dessinait sur un ciel chargé de nuages, et elle attendait avec impatience de longer les forêts denses de sapins, qui se différenciaient tant du paysage Méditerranéen.

Le bourdonnement des sms qu'elle recevait (son père, ses amis), la distraient de sa contemplation, accompagnée des mélodies que lui renvoyait ses écouteurs.

Après quelques arrêts, le train ralentit enfin pour s'arrêter au Terminus, et elle s'étonna de n'avoir pas reçu de message de sa mère.

Arrivée dans le hall, elle dévisagea tous ceux qui attendaient les voyageurs : pas de Viviane qui lui tendrait les bras. Mais la sonnerie de son portable la tira de son inquiétude.

- Hello Isa, je suis désolée, je ne peux venir te prendre à Mulhouse. Mes horaires ont changé, tu devras prendre le bus de 18h.
- Bah, pas grave Maman, mais ça retarde le moment de nos retrouvailles ! On pourra dîner ensemble j'espère ?
- Non hélas, une réunion me retiendra tard. Je te laisse la clé à l'endroit habituel et t'ai préparé un en-cas. Ne m'attends pas pour dormir, on se verra demain matin.

« Décidément, le ciel n'est pas avec moi », pensa Isabelle.

Le cœur serré, elle tourna nerveusement en rond dans la gare routière jusqu'à l'arrivée du car. Aussitôt installée elle s'assoupit durant le trajet de trois heures, bercée par le ronronnement du moteur et des tubes qui résonnaient à ses oreilles.

Enfin elle était arrivée, pensa-t-elle en contemplant la vieille église. Les rues étaient désertes et à peine éclairées, et elle était si déçue de devoir attendre encore et encore avant de serrer sa mère dans ses bras

Elle trouva la clé sous le pot de fleurs du palier de l'appartement, et ouvrit la porte avec émotion.

Hélas, c'était le silence et le vide, et seul le parfum utilisé par Viviane rappelait sa présence.

Désespérée, elle prit une brève collation, s'éroula sur l'un des lits de la chambre qu'elle partageait avec sa mère, et s'endormit profondément.

Lorsqu'elle s'éveilla, la pluie tambourinait contre la vitre mansardée, et elle se rappela que c'était chose courante, en été, dans cette région, ce qui, d'ailleurs la dépaysait.

Elle entendait le son de la radio, et sauta du lit, se précipitant vers la cuisine, où sa mère devait être en train de préparer le petit déjeuner. Viviane, tournée vers la fenêtre, faisait griller du pain, dont le parfum titilla les narines d'Isabelle. Elle s'arrêta un instant pour contempler en silence sa mère. A chaque retrouvaille, elle la trouvait de plus en plus belle, et enviait sa silhouette gracile, sa chevelure rutilante dégringolant sur son cou...

« Bonjour ma mère adorée », s'écria-t-elle en l'étreignant.

Les deux femmes passèrent la matinée à se raconter, à se regarder, à rire en évoquant des moments passés éloignées l'une de l'autre.

Le soleil réapparut, et Viviane proposa à sa fille d'aller faire un tour en ville, histoire de voir si Isabelle n'avait pas oublié la configuration des lieux. Cette dernière sauta de joie, et elles cheminèrent dans la rue principale dont Isabelle se rappelait toutes les petites boutiques : la bijouterie où elle avait acheté une petite broche pour sa mère, la pâtisserie qui fabriquait de succulents gâteaux dénommés « Plombinois », les Termes, où les sources déversaient leurs eaux sulfureuses, et enfin la Place de l'église et son parvis fleuri... Pour le déjeuner, Viviane avait préparé une succulente quiche Lorraine, et Isabelle aborda enfin ce qui lui tenait tant à cœur.

- Maman, as-tu réfléchi à la proposition que je t'ai faite pour la rentrée prochaine ?
- Bien sûr, mais nous avons tout le temps d'en reparler, tu es ici pour plusieurs semaines !

Isabelle osa enfin dire à sa mère ce qu'elle lui taisait depuis le matin : l'opposition de son père à son projet, et la condition qu'il y avait mise.

Viviane lui répondit que c'était une solution très sage, et que les jours prochains leur porteraient conseil.

Isabelle s'efforça de ne pas montrer sa déception, et décida d'aller rendre visite à ses amies pendant que sa mère reprenait son service à l'hôtel.

Elle adorait se rendre dans cette famille nombreuse, dont faisaient partie ses amies Marguerite et Suzanne. C'était si différent de ce qu'elle vivait, elle, enfant unique de parents séparés. Les Blanchard vivaient dans un hameau sur les hauteurs de la ville, et pour s'y rendre, il fallait emprunter un chemin caillouteux, qui s'ouvrait après avoir monté quatre marches sur le côté de la place de l'église. Isabelle aimait ressentir l'inquiétude qui la gagnait lorsqu'elle empruntait cette voie. D'abord, il fallait gravir les quelques marches, après l'échoppe d'un cordonnier, dont on n'apercevait que la silhouette derrière ses vitres. Lorsqu'elle était plus jeune, elle imaginait que cet homme était un gnome maléfique, et grimpait à toute vitesse pour échapper à sa poursuite. Depuis elle avait entendu dire que c'était un brave homme, qui avait bien du mal à entretenir ses vieux parents. Malgré cela, l'appréhension subsistait, et elle passait rapidement sans regarder l'échoppe, avant de s'engager dans le sous-bois qui menait à la maison de ses amies.

Lorsqu'elle arriva devant la maison, celles-ci et leur mère se trouvaient dans le jardin, et toutes se précipitèrent pour l'embrasser. L'après-midi fut des plus joyeuses, et Isabelle les quitta, leur promettant de revenir autant qu'elle le pourrait.

Les jours suivants, elle avait retrouvé une partie de sa sérénité : elle était dans son cocon avec sa mère, leur complicité de tous les jours. Elles avaient déjà consacré deux week-ends à leurs excursions favorites, sur les sommets Vosgiens et dans la plaine d'Alsace. Un seul nuage assombrissait ces journées : Viviane éludait toujours la question de leur nouvelle vie à Paris. De plus, Isabelle trouvait que sa mère avait des sautes d'humeur inhabituelles : tantôt elle était euphorique, tantôt sombre, et Isabelle ne pouvait s'empêcher de revenir à ses souvenirs d'enfance, quand sa mère avait fait son épisode dépressif : elle avait perdu tout appétit, et passait son temps au lit, avant d'être admise à la clinique.

Ce qui l'étonnait aussi était l'attachement de Viviane à son portable, alors qu'elle était habituellement étrangère à cet instrument de communication.

Lors d'une promenade au parc qu'elles affectionnaient tant toutes les deux, Isabelle aborda le sujet : « Maman, dis-moi ce qui te préoccupe. Je sens bien que tu as des soucis, tu n'es pas détendue comme d'habitude ».

Viviane admit qu'elle avait quelques inquiétudes concernant sa situation professionnelle, mais que tout cela rentrerait bientôt dans l'ordre : l'Hôtel serait sans doute repris par une autre entreprise, et elle ne savait si son poste pourrait être maintenu.

Elles poursuivirent leur promenade jusqu'à la pâtisserie du parc où elles se régalèrent de délicieuses tartes aux myrtilles, puis longèrent l'étang, qui faisait rêver Isabelle ; elle songeait à Ophélie s'y noyant et elle frissonna, Les vers de Rimbaud trottant dans sa tête :

« Sur l'onde calme et noire où flottent les étoiles

La blanche Ophélie flotte comme un grand lys ».

Elles continuèrent leur promenade, passant devant le grand Hôtel à l'architecture haussmannienne, puis arrivèrent devant le casino. Les tilleuls embaumaient, et les bancs, en ce dimanche, étaient occupés par les touristes, qui écoutaient l'orchestre, installé dans la rotonde en plein air.

Elles s'arrêtèrent pour écouter la valse de Strauss, et Isabelle reconnut un des violonistes, qu'elle avait déjà remarqué l'année précédente : cheveux longs et bouclés, il maniait son archet avec grâce, et la jeune fille pensa qu'elle tomberait bien amoureuse de celui-là. Elle en fit part à sa mère, qui éclata de rire : « Mais tu es trop jeune ma chérie, et il a bien dix années de plus que toi ! ». Isabelle lui rétorqua que l'âge n'avait pas d'importance, et qu'elle était impatiente de connaître enfin une romance, car elle avait rompu en Mars avec Adrien, et que l'amour lui manquait !

Le mois d'Août venait de débiter. C'était la saison des myrtilles et framboises sauvages, et Isabelle partait dès le matin chez ses amies pour aller faire la cueillette dans les bois. C'était des parties de rires incessants, des pique-niques dans les prés, et des retours à la maison familiale des Blanchard, où des goûters savoureux les attendaient.

Viviane rentrait tard de sa journée de travail, et Isabelle prolongeait la journée chez ses amies, attendant la tombée de la nuit pour dévaler le chemin empierré et boisé qui la ramenait dans la ville.

Depuis ces derniers temps, elle avait l'impression d'être suivie : les cailloux déboulaient sur les côtés, et elle percevait des bruits de branches cassées. Ce soir-là, elle voulut en avoir le cœur net, et s'arrêta au milieu du parcours : une forme humaine approchait en boitant, et elle reconnut le cordonnier. Un panier à la main. Il lui fit un signe, et elle se mit à courir de plus belle, se reprochant ensuite d'avoir eu si peur !

Ce même soir, son père l'appela pour lui demander où elle en était de sa décision pour la rentrée. Elle resta évasive, se bornant à lui raconter ses journées.

Les jours suivants la pluie se remit à tomber. C'était une sorte de bruine glaciale qui envahissait toute la vallée, et Isabelle se prit à regretter le soleil du midi.

L'ennui s'emparait d'elle peu à peu, et elle boudait Viviane, qui n'abordait pas le sujet essentiel, d'autant plus que sa mère avait annulé l'excursion pour l'Allemagne, prévue pour le week-end du 15 Août. Quand elle lui en avait demandé les raisons, Viviane lui avait répondu qu'elle avait le droit de disposer de son temps sans se justifier auprès d'elle.

Les jours suivants, elles s'adressèrent peu la parole, et la jeune fille, désœuvrée, sentait l'angoisse l'envahir. Elle se confia à ses amies, qui tentèrent de la reconforter, et en soirée, elle se postait devant la rotonde du casino et se laissait aller à sa rêverie en regardant jouer son violoniste, et elle se dit qu'un jour, elle aurait peut-être le cran d'aller lui faire part de son admiration et de faire un sel fie avec lui.

Pour l'Assomption, un pèlerinage avait lieu dans la ville. Lorsque les cloches retentissaient, à la tombée de la nuit, les paroissiens se retrouvaient devant le parvis de l'église, et la procession, d'où scintillaient les lumignons tremblotant, s'élevait vers la chapelle de la Vierge, accompagnée des « Ave Maria » de circonstance.

Puisque Viviane avait annulé leur sortie, arguant finalement qu'elle devait effectuer un service spécial, Isabelle proposa à Marguerite et Suzanne de se joindre avec elle à la

Procession, ce qu'elles n'avaient jamais fait, histoire de se distraire un peu, et de jouer les spectatrices de cet événement, auquel elles étaient étrangères. Elles se mêlèrent à la foule endimanchée en ricanant, ce qui provoqua des regards scandalisés des participants en prières, puis, parvenues au sommet des cent marches à gravir, elles coururent comme des folles vers la maison des Blanchard, et racontèrent leur exploit aux parents, qui les tancèrent pour leur effronterie.

Isabelle partagea leur dîner, et reprit à la nuit noire le chemin dévalant vers la ville. Arrivée aux quatre marches finales, elle se heurta au gnome qui fermait la porte de sa boutique. Il l'attrapa par le bras et lui demanda pourquoi elle avait si peur de lui. Elle se dégagea en hurlant et reprit sa course vers l'appartement à travers les rues désertées de la ville.

Elle reprit son souffle en bas de l'immeuble, et se demanda si elle parlerait de son effroi à Viviane. Celle-ci la prendrait dans ses bras et la rassurerait comme lorsqu'elle était une petite fille. Elle gravit calmement les étages, alors qu'une porte se refermait sur le palier du dessus. Quelle ne fut pas sa surprise de croiser son violoniste ! Il la salua brièvement et elle n'eut pas le temps de réagir : « mais que faisait-il là ? ». Elle ne l'avait jamais croisé auparavant ! Elle allait plutôt raconter cela à sa mère et elles en riraient bien toutes les deux !

Plongée dans ses pensées, elle poussa la porte, et ce qu'elle vit la sidéra : Viviane et un inconnu étaient enlacés sur le canapé et se regardaient amoureusement.

L'homme se leva et s'avança vers elle, immobile et glacée, alors que Viviane le retenait par le bras : « ne dis rien, elle n'est pas au courant ». Mais emporté par son élan, il se dégagea en souriant : »Ah ! Bonjour Isabelle, tellement content de vous connaître enfin ! Mon fils vient de nous quitter, vous avez-dû le croiser ? Il sera déçu de vous avoir manquée. Je vous le présenterai la prochaine fois ».

L'homme s'exprimait avec un accent étranger, et Viviane s'avança vers sa fille, en lui disant : « Ma chérie, je te présente William. Nous allons nous marier et partir vivre ensemble en Jordanie. Tu viendras nous rendre visite ? »

Isabelle sentit ses jambes se dérober sous son corps.

Elle fit volte-face et sortit en claquant la porte.

Les larmes brouillaient sa vue. Elle ouvrit la lourde porte d'entrée et courut à perdre haleine vers le parc.

Arrivée devant l'étang, elle se mit à hurler, puis avança dans l'eau recouverte de nénuphars. Lorsqu'elle eut de l'eau jusqu'à la ceinture, elle se figea : Un crissement de roues la fit se retourner, et elle vit sa mère se précipiter vers elle.

Elle fit demi-tour et rejoignit la grève. Son rêve s'achevait là.

Sa mère ne lui appartenait pas, et avait peut-être droit au Bonheur.

F.FRANCIS